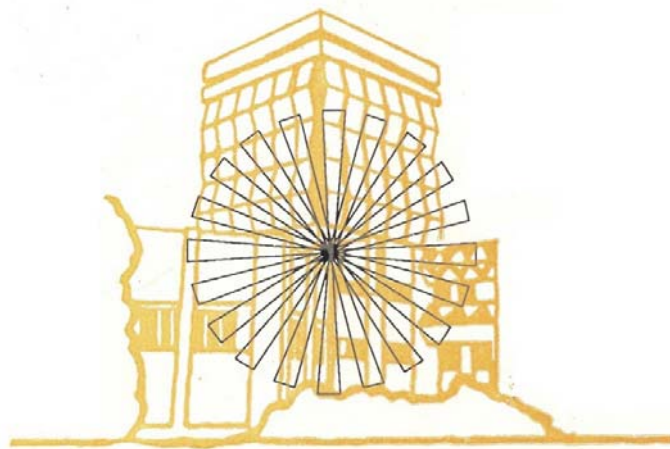


**GROUPE D'ÉTUDES LINGUISTIQUES
ET LITTÉRAIRES
G. E. L. L.**

**UNIVERSITÉ GASTON BERGER
DE SAINT-LOUIS, SÉNÉGAL**



LANGUES ET LITTÉRATURES

**REVUE DU GROUPE D'ÉTUDES
LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES**

**N°10
Janvier 2006**

**UNIVERSITE GASTON BERGER DE SAINT-LOUIS
B. P. 234, SAINT-LOUIS, SENEGAL**

In memoriam pour feux Hilairé BOUKA et El Hadj Mansour NLANG

LANGUES ET LITTÉRATURES

Revue du Groupe d'Etudes Linguistiques et Littéraires (G.E.L.L.)

B.P. 234 Saint-Louis (Sénégal) – Tél. (221) 961 22 87 – Fax 961 18 84

Courrier électronique : groupegell@yahoo.fr

Compte Chèque Postal n°09553-A Saint-Louis, Sénégal

Directeur de publication : M. Maweja MBAYA, Professeur

COMITE SCIENTIFIQUE

Mwamba	CABAKULU (Sénégal)		
Hazel	CARTER (USA)	Clément	MBOW (USA)
Mosé	CHIMOUN (Sénégal)	Maweja	MBAYA (Sénégal)
Samba	DIENG (Sénégal)	G. Ossito	MIDIOHOUAN (Bénin)
Florence Dol	PHYNE (Ghana)	M. Musanji	NGALASSO (France)
Clémentine	FAIK-NZUJI (Belgique)	Pius Ngandu	NKASHAMA (USA)
Richard	HAYWARD (Angleterre)	Ntita	NYEMBUE (RDC)
Robert	JOUANNY (France)	Albert	OUEDRAOGO (Burkina)
Dieudonné	KADIMA-NZUJI (Congo)	Sékou	SAGNA (Sénégal)
Mamadou	KANDJI (Sénégal)	Oumar	SANKHARE (Sénégal)
Lilyan	KESTELOOT (Sénégal)	Ndiawar	SARR (Sénégal)

COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef	Mwamba	CABAKULU
Administrateur	Mamadou	CAMARA
Secrétaire de rédaction	Boubacar	CAMARA
Trésorier	Banda	FALL
Relations Extérieures	Abdoulaye	BARRY

© LEL, Université Gaston Berger de Saint-Louis, 2006
ISSN 0850-5543

SOMMAIRE

EDITORIAL	3
Analyse de contenu simplifiée d'un article de presse sur la guerre en Côte D'Ivoire	5
Léa Marie Laurence N'GORAN-POAME	
Quand on refuse on dit non ou les impostures du citoyen Kourouma	23
Djédjé Hilaire BOHUI	
Approche interprétative de quelques unités lexicales en français véhiculaire ivoirien	41
Kouame BEDE	
Morphologie de la réduplication adjectivale en baoulé-n'zikpli	59
Yao Emmanuel KOUAME	
Contre-attaque insoupçonnée : la guerre des méthodes en didactique de français	77
Odette BEMMO	
La douleur et la souffrance mises en récit	91
Boubacar CAMARA	
Poétique d'une anthropologie de l'image du noir dans l'œuvre littéraire de Blaise Cendrars	103
Djah Célestin DADIE	
From Womanhood to Motherhood: A Re-Evaluated Image of the African Woman	129
Mamadou BA	
De l'espace local à l'espace global dans la géopoétique de Léopold Sédar Senghor	145
Mansour NIANG	
Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala	161
Cécile DOLISANE-EBOSSÉ	
George Eliot and Angele Rawiri: Two Kinswomen of Literature or Literature of Two Kinswomen?	175
Daniel René AKENDENGUE	
Koyaga dans <i>En Attendant le vote des bêtes sauvages</i> de A. Kourouma : trois représentations en une	187
Affoué Virginie KOUASSI	
Especulación en la Otra Mujer: la Inés de Don Juan Tenorio	199
Sophie S. TANHOSSOU-AKIBODE	
Dialogue herméneutique, entente langagière et interculturalité	221
Moctar GAYE	

ÉDITORIAL

La revue *Langues et Littératures* qui a été bâtie avec beaucoup de difficultés liées à l'environnement économique pas du tout favorable en Afrique en général et au Sénégal en particulier, fait son petit bonhomme de chemin. Comme un roseau, elle plie sans rompre : elle a été frappée de plein fouet par le décès prématuré au mois d'août 2005 de son Secrétaire de Rédaction Dr. Hilaire Bouka. Ce numéro dix qui lui est dédié ne pourrait même pas récompenser l'énorme travail qu'il a toujours abattu pour que la revue paraisse à temps. Cloué au lit par la maladie, son absence sur le terrain s'est fait ressentir par le neuvième numéro qui a accusé un retard de parution de sept mois. A ce triste événement, s'ajoute la mort de notre jeune collègue Dr. Mansour Niang, survenue sur la route Dakar/Saint-Louis au mois de décembre 2005. Son article intitulé « *De l'espace local à l'espace global dans la géopoétique de Léopold Sédar Senghor* » que vous trouvez dans ce numéro est à titre posthume. Que la terre de nos ancêtres leur soit légère!

Ce dixième numéro consacre à *Langues et Littératures* une certaine maturité. Comme toujours, il s'y dégage le caractère diversifié des thèmes et des langues (français, anglais, espagnol) qui reflète sa bonne réputation sur le plan national et international. Les études linguistiques sont illustrées par Bede Kouamé et Yao Emmanuel Kouamé qui font des incursions dans la société ivoirienne en procédant à des analyses des langues véhiculaires que sont le français ivoirien et le baoulé-n'zikpli, l'une des langues nationales de la Côte d'Ivoire. Ils sont suivis dans ces études par leurs compatriotes Djédji Hilaire Bohui et Affané Virginie Kouassi qui fondent leurs recherches sur la fiction de Ahmadou Kourouma. Si Bohui expose la position de Kourouma sur la crise socio-politique de la Côte d'Ivoire, Kouassi s'interroge sur sa création romanesque. Ce questionnement sur la société ivoirienne qui est en train de vivre une crise aiguë de croissance sociale, s'accroît avec les réflexions de N'goran-Poame sur la restitution de la guerre civile par la presse. Cette situation tragique de la Côte d'Ivoire est théorisée en d'autres termes par Boubacar Camara qui pose le problème de la *douleur* et de la *souffrance* dans le récit. Mais Célestin Dadié apporte une note d'espoir lorsqu'il constate dans son étude que « *l'écriture sur les civilisations nègres [est] un acte de création littéraire, un acte de foi et un centre d'intérêt capital.* » Ceci est d'autant plus vrai que l'histoire humaine est faite des hauts des bas.

La littérature produite par les femmes occupe une place non négligeable: Akendengue, dans une étude contrastive, met en relief

la création romanesque de la britannique George Eliot et la gabonaise Angèle Rawiri qui, apparemment, n'ont rien de commun. Mais il réussit par une technique bien connue chez Gérard Genette à trouver des similitudes dans la structure, le temps et les personnages. Quant à Mamadou Bâ, dans une étude de quatre romans de la célèbre romancière nigériane Buchi Emecheta, il procède une certaine réévaluation de l'image de la femme africaine à travers la maternité. Mais ce point de vue africain est contredit par la position de Tanhossou-Akibode dans son étude de la société hispanique du XIXe siècle où la femme est considérée comme un « simple objet de désir et d'échange social : le mariage. » Ce qui semble être une position européenne sur le destin de la femme est reprise avec force dans la présentation de l'œuvre de Calixthe Béyala par Cécile Dolisane-Ebossé : la violence textuelle et sexuelle font un démontage systématique de la société phallocratique dans laquelle se trouvent confinées les femmes des sociétés dites modernes.

La question méthodologique de transmission des connaissances dans la langue française est illustrée par Bemmo qui s'appuie sur le cas du Cameroun où le structuralisme a, sans ménagement, supplanté la grammaire narrative. Sans pour autant prôner le retour systématique de la grammaire « traditionnelle », Bemmo milite pour une certaine cohabitation Cette question est d'actualité d'autant plus qu'en France, au niveau de l'enseignement primaire, pour ne citer que ce cas, la méthode syllabique longtemps décriée serait en train d'être réhabilitée. Ce problème de transmission de l'outil du dialogue qu'est la langue est traité du point de vue philosophique par Gaye. Il invite à une promotion de l'interculturalité qui serait favorisée par une mise au service de tous d'un langage approprié. Enfin, Mansour Niang nous laisse son deuxième article (le premier dans la *Revue camerounaise des sciences humaines appliquées* étant sous presses) dans lequel il porte une réflexion profonde sur le poète et homme d'Etat que fut Senghor.

A tous nos fidèles lecteurs et chercheurs, la revue *Langues et Littératures* vous souhaite une bonne et heureuse année de recherche 2006.

Pr. Mosé CHIMOUN
Directeur du Centre de Recherche
Groupe d'Études Linguistiques et Littéraires (G.E.L.L)

*Langues & Littératures, Université Gaston Berger
de Saint-Louis, Sénégal, n° 10, janvier 2006*

**VIOLENCE TEXTUELLE ET SEXUELLE
DANS L'ŒUVRE DE CALIXTHE BEYALA**

Cécile DOLISANE-EBOSSÉ*

Résumé

Cette étude vise à montrer la quête de l'identité féminine et la recherche permanente de l'autonomie du genre à travers l'œuvre de Calixthe Beyala. L'auteur démontre par la crudité du langage et des scènes osées, lascifs et un discours transgressif, la misère sociale et politique des sociétés africaines; lequel délabrement est symbolisé par les catégories vulnérables. La recherche d'un contre-pouvoir s'opère alors inéluctablement par le biais d'une esthétique radicale et révolutionnaire.

Introduction

Les femmes ont à se réapproprier la parole. La vraie.
Awa Thiam, *Paroles aux négresses*.

Soumya Amar khodja, parlant de *Ces cris qui m'assiègent* d'Assia Djébar, certifie que «le cri est la base de l'écriture, le cri qui se forme telle une masse dans l'être et le corps (...). Fort heureusement, il se libère en mots, en activité scripturaire salvatrice» (Soumya, 262). Tel est le cas de l'écriture iconoclaste de Calixthe Beyala. La romancière camerounaise a fait une entrée remarquable dans les lettres africaines et plus précisément dans la littérature féminine en 1987 avec *C'est le Soleil qui m'a brûlée*; ouvrage dans lequel Ateba, la narratrice peint, dans une verve satirique, la misère et la dérision des bidonvilles et ses avatars. Prise dans l'étau des polémiques autour de l'exploitation sexuelle des femmes, elle réitère en 1988 avec *Tu t'appelleras Tanga*. Elle y décrit la ville africaine ressemblant de plus en plus à une jungle en proie à la débauche et à l'oppression. Ses deux ouvrages qui constituent la toile de fond de notre étude sont tissés sous un fond de violence. L'univers romanesque résultant de

* Assistante et spécialiste des littératures africaines et antillaises d'expression française à l'ENS de Yaoundé, Cameroun.

Cécile DOLISANE- EBOSSÈ

la société patriarcale (le clan, le mari et les institutions) est en conflit perpétuel avec les catégories sociales vulnérables : les femmes et les enfants. Aussi la romancière dans une entreprise de dévoilement met- elle en évidence l'inhumanité de cette société en apportant une réponse à la violence des rapports sociaux de sexe par la violence du langage et l'écriture du corps.

La question qui se pose ici est celle de savoir comment cette esthétique féminine négro- africaine inscrit l'insolence dans sa trame narrative. Autrement dit, comment opère-t-elle la résistance face à la société androcentrique ? La rupture résultant de cette attitude déviante suffit- elle à forger des utopies ?

En effet, il ne s'agit point d'intégrer la notion de violence dans l'optique du chaos ou du désordre, nous l'appréhendons sous un double regard de la remise en question des nœuds gordiens et des points fixes instaurés par un discours dominant. C'est pourquoi ce vocable doit plutôt être chargé de valeurs positives. La stratégie qui vise à détruire les normes traditionnelles n'est donc pas neutre, elle accorde à la violence, dans le cas précis, une valeur hautement performative en tant qu'elle répond aux préoccupations sociales et politiques au sens où l'entendent Franz Fanon et René Girard¹. En appréhendant le champ social par la transgression, la fiction de Calixthe Beyala exige des évaluations favorables de la femme tout en posant la question de l'affrontement des désirs.

Pour mener à bien notre recherche, les outils conceptuels et épistémologiques susceptibles de nous éclairer dans notre démarche sont plurielles. La société africaine étant soumise aux mutations profondes, lesquelles mutations sont consécutives à l'urbanisme croissant, nous emprunterons à l'anthropologie politique, son approche évolutive². Puis, nous nous recentrerons dans la socio-critique, car cette grille d'analyse nous permet, dans l'optique de la critique camerounais Gervais Mendo Zé, d'établir des ramifications entre les faits sociaux et la fiction³. Toute littérature étant avant tout la manifestation d'une culture, la coordonnée littéraire négro-africaine n'acquiert sa valeur plénière que lorsqu'elle est mise en

¹ Franz Fanon. *Peaux noires, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952 et René Girard. *La violence et le Sacré*. Paris : Grasset, 1972.

² Georges Balandier. *Anthropo-logiques*. Paris : PUF, 1974.

³ Gervais Mendo Zé, *La prose romanesque de Ferdinand Oyono*, Thèse d'Etat, Bordeaux III, 1982.

Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala

relation avec son référent socio- culturel, c'est- à- dire les éléments constitutifs de sa réalité environnante.

Pour cela, nous organisons notre argumentaire autour de deux grands pôles : d'entrée de jeu, nous décrivons la violence sexuelle : l'oppression féminine à travers la famille, les hommes, et les institutions. Puis, nous montrerons un discours féminin déconstruit, en porte- à- faux avec les normes socio- esthétiques traditionnelles, créant pour ainsi dire, des écarts de langage afin d'inventer la femme agissante à la fonction consacrate.

I. La violence sexuelle

Aborder le problème de la violence sexuelle revient à dénouer un ensemble hétéroclite des faits sociaux et politiques ayant des répercussions idéologiques. Partant de là, la misère, la douloureuse condition féminine ou la fatalité d'une société qui survit dans des conditions précaires entraînent inmanquablement des frustrations : des pulsions de vie et de mort. C'est ainsi que l'espace romanesque de Calixthe Beyala est régi par la précarité, la débauche, la corruption, l'exploitation sexuelle et les brimades de tous genres.

1. La société traditionnelle : ses us et coutumes

L'obsession de la virginité

Dès sa tendre enfance, le corps de la jeune fille est une propriété parentale qui a une obsession pour la virginité. Avant le mariage, Ateba dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* fait donc l'objet d'une surveillance accrue de la part de ses parents et en particulier de la mère dont la bonne tenue de la fille, accroît les honneurs dans le clan ainsi qu'une surenchère de la dot. A cet effet, on note que les relations mère- fille sont celles de dominants à dominés. L'héroïne de l'ouvrage sus- évoqué, en l'occurrence, est soumise à une rude épreuve par le «rite de l'œuf»⁴ afin de s'assurer qu'elle est encore vierge. A travers ce geste, «elle cesse de comprendre qu'elle a un corps, que les doigts la fouillent, que le contact de l'œuf est froid... » (CSB, 82).

Cet autoritarisme excessif attesté par les brimades dont la fille est sujette renforce cette quête de la pureté du corps féminin conformément aux exigences phallogocentriques. Les mères

⁴ Ce rite qu'on rencontre chez les cultures bantoues d'Afrique centrale consiste à glisser un œuf dans le vagin de la jeune fille pour vérifier si elle est encore vierge, son obstruction montre qu'elle est encore pucelle.

Cécile DOLISANE- EBOSSÈ

traditionnelles se transforment en censeurs irréductibles dans une ambiance routinière où elles ne transmettent que l'éducation coercitive reçue de leurs propres mères. La mère traditionnelle, lieu par excellence de la permanence, est installée dans ce qu'Annie-Claire Jaccard appelle «le temps anhistorique»⁵. Aussi, respecte-t-elle scrupuleusement les normes masculines préétablies.

En outre, la fille vit également un déchirement et un malaise intérieurs par la mutilation de son corps. Elle est traumatisée par la société qui contrôle et inhibe son plaisir, son devoir étant de combler le désir de l'homme, son maître tout-puissant. L'excision de Tanga dans *Tu t'appelleras Tanga* fut atroce, c'est la période où on lui vola son corps. C'est pour elle, un paroxysme de l'agressivité même si Nga Taba essaie d'atténuer la douleur de sa fille en détournant cet acte de sa fonction initiale pour le ramener à des fins lucratives : «elle est devenue femme... Avec ça... elle gardera tous les hommes » (ITT, 25). Cette exploitation fine n'occulte guère ces méthodes rabaisantes et rétrogrades qui traduisent le vide, causent des dégâts psychologiques chez la femme et prouvent qu'elle est déjà en exil dans son propre corps à cause des pesanteurs socio-culturelles.

Devenu une prison parce qu'accaparé par les structures patriarcales, le corps féminin ainsi traqué reste confiné dans l'espace privé par sa propre génitrice. Celle-ci devient alors une mère ogresse, dévoreuse de la personnalité de sa fille. Substitut du pouvoir mâle, ne consolide-t-elle pas ce pouvoir en transformant sa fille en objet sexuel ?

2. L'exploitation sociale du corps féminin

a. La prostitution infantine

Dans ce milieu extrêmement pauvre, les enfants sont exploités pour la survie de la famille. Par exemple, Ateba, la femme-fillette prit soin de Betty, sa mère lorsque celle-ci fut complètement épuisée par son métier de prostituée. Celle-ci la pousse à se vendre. Avec une jeunesse volée et victimes de la malhonnêteté des aînées, les enfants deviennent très vite des adultes pour être ensuite la proie facile dans le milieu impitoyable de la rue. C'est le cas de Zouzou la folle qui a eu «*huit mioches*». Ils «servent le Whisky-coca chez les voisins » (CSB, 63).

⁵ Annie-Claire Jaccard, « *Des textes novateurs, la littérature féminine* » dans Notre Librairie, n°99, 1989, p. 155.

Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala

b. Le commerce des charmes

L'exploitation sexuelle de la femme est perceptible à travers les femmes aux multiples amants. C'est la loi de l'offre et de la demande. Les relations hommes- femmes sont dépourvues de sentiments sincères. L'amour est bestial, on s'unit pour la chair. Les châtiments insolites dont elles sont parfois l'objet démontrent que la femme est ridiculisée. La relation intime d'Ekassi et son partenaire de circonstance est d'une rare brutalité. Puisqu'il paye, l'homme se montre particulièrement exigeant envers cette femme qu'il traite comme un objet :

Brusquement, il l'avait retournée et l'avait obligée à se cambrer. Elle gémissait, elle sanglotait, il criait que ce qu'il faisait à toutes, c'était leur rentrer dedans jusqu'à ce qu'elles demandent grâce. Soudain, il l'avait rejetée, et était parti sans jeter un regard à la femme (CSB, 59).

Dans cette violence sexuelle de l'univers carcéral, la femme est torturée par la gent masculine qui entend marquer son hégémonie par ses performances sexuelles avec le souci de rentabiliser son argent. Awa Thiam dans *La Parole aux Négresses* se montre particulièrement clairvoyante sur ces rapports antagonistes en nous apprenant que «c'est une violence phallocratique qui vous fait croire que vous n'êtes rien sans l'autre, celui qui a la culotte bien garnie, celui qui détient le phallus» (Awa Thiam,168). D'ailleurs, Ces femmes sont ignorées par leurs partenaires dès que la séance est terminée.

A cause de la violence misogyne et insidieuse de leurs amants corrompus et vicieux, elles les considèrent, de leur côté, comme des traîtres et des gloutons. A cet égard, la narratrice préfère se référer aux femmes en leur adressant des missives mais aussi en remontant jusqu'aux figures féminines du passé car lorsqu'elle analyse le comportement masculin, elle le trouve pathétique et simpliste. Les images de leur prétendue supériorité ne sont ni prométhéennes ni constructives, elles ne sont que des ruines. L'homme incarne, de ce fait, la mort et la destruction, tandis la femme représente, à ses yeux, la préservation de la vie, elle est la mémoire vivante. En un mot, elle est Culture et productrice de Civilisation. Ateba met en branle cette divergence des rapports sociaux de sexe en ces termes :

J'appelais les astres, je leur disais de commémorer les discours des femmes du passé...Ateba se rappelle tes Verbes sur les hommes, leur faculté à protéger, leur supériorité manifeste, leur primauté dans le plaisir...elle a cherché l'homme, elle a trouvé des ruines de statues et de monuments historiques...il y a cette

Cécile DOLISANE- EBOSSÈ

*paresse à construire, ce courage à détruire, saccager, piétiner »
(CSB,122).*

L'héroïne- narratrice préfère alors éluder la gent masculine qu'elle assimile au chaos pour mieux se définir et s'articuler en tant que femme. Avec un verbe corrosif, Ateba traduit ici la rancœur et l'ostracisme de Betty envers les hommes, la sorcière qu'on accuse d'avoir tué trois maris. Cette animosité en appelle à une revalorisation du corps féminin, nous voulons dire, de sa condition en tant que genre autonome.

3. La révolution sexuelle

D'abord, les relations hommes- femmes dans la société beyalienne sont illusoire et incertaines. La vie n'y est faite que de mensonges et de chimères. Ceci laisse deviner la prééminence du désir phallique par les hommes, leur penchant pour une excessive copulation, privilégiant pour ainsi dire le plaisir sexuel. Insatiables, ils ne s'unissent que pour leurs pulsions libidinales⁶. En revanche, traitée de manière superficielle comme «un amas de chair déversé par les dieux pour annoncer la venue de la femme... », la prostituée, elle aussi est convaincue qu'elle ne saurait s'épanouir face à un tel obstacle. Pour cela, elle outrepassa toutes ces coutumes qui font la grandeur de la société masculine et décide de ne pas avoir une flopée d'enfants inutiles avec des hommes qui ne songent qu'à leurs bas instincts. La prostitution devient alors, au- de là de son aspect lucratif, un moyen de se soustraire du joug patriarcal. Cette femme libérée entend disposer de son corps en s'exhibant et en affirmant son identité sexuelle pour enfin s'édifier dans l'empire de l'homme, cette citadelle imprenable :

*Elle veut se consacrer reine pour que la femme ne se retrouve
plus acculée aux fourneaux, préparant de petits plats à un
idiot avec une idiotie entre les jambes. En bonus les enfants,
Betty, et l'épuisement, et les cernes du petit matin (Ibid.)*

En refusant la maternité, miroir du patriarcat et en donnant la parole aux silencieuses de l'histoire par la hardiesse de ses personnages et leur totale indiscretion, elle entreprend une

⁶ La violence une stratégie patriarcale, elle ne peut engendrer que le chaos et la destruction, du terrorisme en somme. Les romancières attestent que ces hommes imbus de leur personnalité, considèrent leurs partenaires comme de vrais animaux. C'est la femme- marchandise. Voir a ce sujet, C. Dolisane Ebossè, L'image de la femme dans la littérature camerounaise, Thèse NR. Université de Toulouse 2, 1998, p. 328.

Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala

démarche audacieuse parce qu'elle transgresse l'ordre phallique. En fait, ce corps sans cesse humilié à travers la prostitution, devient une force irradiante qui diffuse de manière incisive les mots comme une arme de libération. Ce qui pousse la narratrice à justifier l'attitude de Betty⁷, la vieille prostituée qui, d'après elle, n'est guère une sorcière, mais, en revanche, une femme fanée, usée et aigrie : «le moins qu'on puisse dire, c'est que sa Betty n'était pas une sorcière. Une traînée peut-être. Mais pas une vampire. [Les hommes] l'ont croquée ; pour qu'ils grossissent, elle a murmuré des obscénités, elle a murmuré des hurlements rauques » (CSB, 123).

Cette écriture marginale venant des ghettos et des bidonvilles, met à nu la dure réalité des sociétés africaines contemporaines en pleine mutation et fait de la plume de C. Beyala, une esthétique révolutionnaire inspirée des bas-fonds ; une thématique qui, avec un humour décapant et une verve caustique, arbore un domaine tabou : le sexe féminin.

En explorant ces zones prohibées : "les seins, les fesses, le sexe, les lèvres", la romancière réveille en ces prisonnières, le talent enfoui au plus profond de la terre afin que leur vie ait un sens. Mais quelle stratégie peut-elle adopter quand la parole ne suffit plus ? Le bâillonnement de la femme ne laisse-t-il pas une porte ouverte à un souffle poétique capable de féconder à partir d'une violence textuelle, l'avenir ?

II. Violence textuelle

Pour agir contre les injustices séculaires et actuelles imposées par la société phallogocentrique, notre auteur adopte une des techniques les plus répandues : l'agression verbale. Son écriture aigre et pointue avec des personnages féminins soumis à une forte pression des quartiers insalubres dénote la guerre des sexes déclenchée jusque dans les unités minimales du langage et fait d'elle le porte-parole des sans-voix. Au QG et à Iningué, berceaux de la misère, les gens mènent une vie crasseuse et conjuguent abjection et vice. « Partout où [Ekassi] passait les mots s'élevaient, désordonnés, indisciplinés, tenus dans la fièvre du délire » (CSB, 52). En ligne de mire, le jargon trivial et populaire : "garce, salope, mecs, foutre la

⁷ Betty est, elle aussi, particulièrement agressive envers la gent masculine. Elle se contente comme nous le décrit froidement Ateba, sa fille de les étouffer après le rapport sexuel : «(...) Par ses mains expertes, douées de sensibilité et de savoir, se resserrait autour de l'homme (...) » (CSB, 123).

paix" donne à ce personnage l'énergie nécessaire pour affronter l'ostracisme de ces milieux asphyxiants.

1. Une esthétique des marges

Cette poétique des marges se caractérise par un esprit de vengeance. Les altercations verbales et les injures entourent les métaphores lascives. Lorsque Ateba se rend à un rendez-vous galant avec Jean Zepp, elle rencontre sa mère qui se met dans une colère indescriptible, trouvant son comportement impardonnable. Elle gifle sa fille puis déverse une pluie de mots d'une cruauté insoupçonnée, aidée par un passant qui argue qu'autrefois, les filles étaient soumises et rangées. Il accuse les Blancs d'être responsables de la débâcle sociale, de l'effondrement des valeurs négro-africaines, tentant ainsi de réveiller l'éternel féminin fabriqué par la société conventionnelle; nostalgie qui trahit l'émiettement progressif d'un pouvoir mâle suivi d'un conflit de générations. Betty vocifère et déverse un flux verbal impressionnant : «Pute ! espèce de pute ! tu me déshonores ! que diront les voisins ? (...)» Et plus loin, elle amplifie et dramatise cette situation par les envies de meurtres « je veux la tuer... je veux la tuer, tu as vu ses vêtements. On dirait une pute...je veux la jeter dans la rue» (CSB, 65).

Avec la répétition du verbe «tuer» et celui du syntagme «pute» nous devinons la violence excessive de ce milieu, sa trivialité ainsi que les antagonismes entre les forces conservatrices et les forces progressistes qui le sous-tendent. En somme, on lit en filigrane, la déchéance matérielle et morale, d'une mère impuissante qui ne souhaite pas que sa fille reproduise sa vie de débauche. Avec les comparaisons pathétiques qui rapprochent le QG aux lépreux, Ateba dévoile le tragique de ce milieu urbain où règne la désolation.

2- Une subversion langagière

La "prosatrice" déstabilise le statu quo en perturbant les normes de la syntaxe classique afin de recréer une structure originale, mieux un langage novateur : «Pitoyable la maîtresse femme dans son rôle de mère ! ... » (CSB, 65). Cette dérision s'accroît davantage avec cette rhétorique incontrôlée due à la tension permanente de cette jungle humaine. Elle s'illustre par l'usage de la phrase débridée, mouvementée, agrémentée de points d'exclamations et de suspensions de même que l'accumulation des phrases très courtes dans une liaison entre Anna-Claude et le chef dans *Tu t'appelleras Tanga* : « Pourtant, le chef s'était promis de rester calme, pourtant...Enfin, les mots, épuisés, tombaient d'eux-mêmes. » Et dans une pensée confuse, on remarque encore cette

Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala

déviations : « (...) il met en marche la machine de l'amour. Les mains. Les doigts. La bouche. Association de tous les poils imaginables du plaisir. Il l'aime » (ITT, 175).

Bien plus, la narratrice invente d'autres mots, se lance dans une innovation stylistique en forgeant des néologismes tels « des fesses coutumières » (CSB, 52).

En effet, Ateba se fait remarquer par des paroles choquantes d'une rare virulence. Pour casser la hiérarchie masculine et humilier les hommes, la narratrice se montre intransigeante puisqu'elle choisit le châtiment suprême. Impitoyablement, elle tua son amant occasionnel dans un extrême courroux. En arrachant son sexe d'un coup de dents (CSB, 45), elle entend défaire l'homme de son piédestal, de son complexe de supériorité. Pour se débarrasser du mâle, il vaut mieux l'anéantir totalement. Tanga dans *Tu t'appelleras Tanga* ne lésine pas sur ses moyens : « la violence n'est qu'une réponse précise et nette, sans digression pour lui donner sa définition » (ITT, 71).

Entre sarcasmes et objurgations, ces personnages fougueux prennent un plaisir sadique à tuer. Ils ont une fascination morbide et évoquent le meurtre en toute liberté. La violence et la folie revenant dans la narration comme un leitmotiv, la cruauté y prend toute son ampleur. Les injures sexuelles et lascives frôlent délibérément l'indécence. Si Ekassi juge « de sexe » des hommes « imbécile » et leur « sève inutile », Tanga surnomme la matrone qui l'auscultait l'« arracheuse de clitoris ». Quant aux filles d'aujourd'hui, « elles naissent toutes avec une queue entre les jambes » (CSB, 66).

La répétition de ce lexique de la haine de la gent masculine renchérit l'idée d'une écriture en tension où tout se mélange, prête à rompre avec ces coutumes écrasantes et figées. Ces révoltées transcendent la peur. L'obscénité devient une thérapie pour calmer leurs angoisses et les conduire à la totale libération de leur corps sans médiation, c'est la raison pour laquelle une vieille maigrichonne objecte brutalement qu' « il est temps de foutre la paix aux jeunes. Après tout leur corps leur appartient. Elles ont le droit d'en faire ce qu'elles veulent ! » (*Ibid.*).

Au demeurant, cette révolution langagière a une dimension mystique en ce sens qu'elle prend en compte la poétique du corps, c'est-à-dire l'osmose née de leurs rapprochements. Cette nécessaire purification débouche inexorablement sur la renaissance dans la mesure où Tanga sombrera dans la démence pour se réincarner en Marie-Claude, la juive française : « Alors entre en moi. Mon secret

Cécile DOLISANE- EBOSSÈ

s'illuminera (...) tu seras noire, tu t'appelleras Tanga» (ITT, 18). Ce chaos apparent a une valeur cathartique⁸. Il vise à mieux reconstruire la société. C'est un passage initiatique qui permet à la femme de s'exorciser pour pouvoir accéder à une certaine plénitude. A vrai dire, la solidarité féminine sera alors l'apothéose de cette élévation, de l'avènement de la femme nouvelle : « Femme tu combles mon désir d'amour. A toi seule je peux dire certaines choses ». Nous en arrivons en fin de compte à la recherche d'équité entre l'homme et la femme, à un culte de l'universel.

3- De la poétique du corps à la révolution socio-politique

Pour délivrer la société africaine frappée de malédiction, il faut un esprit de sacrifice et un goût de risque, c'est le principe gidien de "si le grain ne meurt". Il faut à la femme revendicatrice, ce passage rituel, une certaine ascèse pour s'élever et se démarquer de l'homme. Même si la violence est le miroir de la révolte, elle se justifie par le fait que ces femmes possèdent une estime d'elles-mêmes. La réaction désespérée et frustrée d'Ateba et Tanga symbolise la femme aux ouverts, celle qu'on ne saurait berner éternellement : c'est la femme rebelle. Elle est, aux dires de S. Schwarz-Bart, un tambour à deux faces, on a beau la frapper, elle conserve toujours intacte la face du dessous (Schwarz-Bart, 64). Cette quête des valeurs nobles : la dignité humaine, laisse penser que cette violence est politique : « ce sont les gouvernements qui sont responsables de nos décadences » (CSB, 67).

En fait, cette écriture féminine novatrice est une vaste métaphore de l'Afrique. Les revendications féminines s'identifient aux besoins pressants d'une Afrique paupérisée et désabusée ; angoissée et révoltée. Par cette esthétique des marginaux, de la périphérie, notre écrivain veut atteindre le centre. Elle est à la recherche d'un monde plus juste au-delà d'un espace féminin ; un monde où la femme aura plus de visibilité, sera respectée à sa juste valeur, pourra mener une vie qui lui plaît et accéder au pouvoir décisionnel. En cela, la perte de la virginité ne saurait être une entrave à la défense des valeurs de la société africaine, susceptibles de lui assurer un développement viable. C'est donc à juste titre

⁸ Ce désordre apparent qui relève de la de- construction d'un discours normatif qui a longtemps duré a une valeur profondément salvatrice, c'est une démarche introspective et purificatrice. Cf. Gilbert Durand. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod, 1992.

Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala

qu'Eloïse Brière atteste que «le discours féminin rappelle la dialectique [existant] entre discours et politique, nation et narration» (Eloïse Brière, 7).

Ainsi mise en relief la stratégie ultra agressive qui tend vers un pôle viril, l'esthétique osée de Beyala veut recomposer une femme en miettes, fragmentée entre violence et pauvreté. Elle tente de la sortir de l'image de la femme figurante pour qu'elle jouisse de son identité. Armées d'un verbe truculent, ces prostituées atteignent une certaine maturité et prouvent par leur détermination qu'elles n'ont pas besoin d'apitoiement. La preuve en est que ces personnages féminins entêtés, turbulents qui lèvent un poing vengeur se placent perpétuellement sur la défensive. Elles prennent leur destin en main; acte salutaire pour leur libération comme le souligne Awa Thiam dans *La Parole aux négresses* : «Prendre la parole pour faire face. Prendre la parole pour dire son refus, sa révolte. Rendre la parole agissante. Parole-action. Parole subversive. Agir- Agir- Agir, en liant la pratique théorique à la pratique- pratique» (Awa Thiam, 20).

En définitive, en "sculpteuse" de mots, Calixthe Beyala s'ingénie à faire une texture insolite dans un mélange de niveaux de langue. Elle défie l'ordre dominant et opte volontiers pour un langage cru, ordurier et primesautier : « fous le camp salope ! Je vais prier le ciel. Il remplira ton sexe de pierres » (ITT, 62). Elle apparaît alors comme une généreuse provocatrice d'où ce florilège de violence exemplifié par les métaphores liées au milieu populaire : « *pondenses* ». Elle s'évertue à faire un bon tissage. Le sexuel s'identifie au textuel et dans ce jeu de bricolage, elle rénove l'histoire en se ré-appropriant la vérité. Le corps féminin qui est souvent présenté dans la narration masculine de manière abjecte est au cœur même de la narration comme une force agissante et constitue l'espace de cette inscription romanesque. La créatrice moderne trouve, de la sorte, un parfait équilibre entre l'acte sexuel et l'acte scriptural. La brutalité de la narration renvoie à celle de l'acte sexuel au point que sa démarche semble tout à fait en harmonie avec Ibn Arabi lorsqu'il nous confie : qu'«on peut définir le rapport existant entre la plume et le papier comme un rapport sexuel(...)»⁹

⁹ Rachid Boudjera. *Macératio*. Paris : Denoël, 1984. Cette idée cadre parfaitement avec notre démonstration.

Conclusion

Au terme de cette analyse, nous constatons que la fiction de Calixthe Beyala est marquée par la violence. Elle brode le texte à partir du sexe de la manière la plus cruelle qui soit. Mais on retrouve dans ce tissage idéal, plusieurs niveaux de cruauté. La violence physique qui découle d'une société en pleine déliquescence et en proie aux turpitudes qu'elle a du mal à maîtriser en conséquence de quoi on en arrive à une violence politique attisée par la paralysie de l'état, ce dernier étant fondé sur les structures patriarcales. Enfin, la violence symbolique plus idéologique, génératrice des rapports de force millénaristes entre le patriarcat accapareur et le matriarcat originel, représentée respectivement par les forces conservatrices : la mère (Ada, Nga Taba), les institutions et les forces progressistes (Ateba et Tanga, incarnée en Marie-Claude, la juive française). En réalité, la prose novatrice de Calixthe Beyala tend vers une esthétique mythico-prospective, voire de la renaissance. C'est la femme transfigurée qui essaie d'équilibrer une société où elle pourra enfin jouir pleinement de ses droits.

Doté d'un ton caustique et d'un langage acerbe, ces personnages aux idées radicales atteignent une certaine maturité malgré cette apparente précipitation et démontrent par-là même qu'elles peuvent se passer de la gent masculine obnubilée par le phallus.

Cette écriture révolutionnaire aussi bien dans l'esthétique que dans l'éthique redore incontestablement les lettres féminines africaines en apportant une certaine originalité au roman camerounais francophone. Néanmoins, dans sa grande ambition, elle pêche également par son manichéisme criard. En développant un pôle ultraviril qui affiche un féminisme agressif tout en radiant l'homme du répertoire de la lutte, nous nous acheminons dangereusement vers une fémocratie. Or prétendre construire une société exclusivement féminine est une utopie. Aussi corroborons-nous les propos de F. Collin qui stipulent que l'émancipation féminine concerne et intègre les deux sexes. Dès lors, le féminisme radical d'une révolutionnaire unidimensionnelle qu'est Ateba ne change rien à l'ordre établi, au contraire, il le renforce par des méthodes anarchistes et extrémistes.

Bien plus, cette esthétique entre en dissidence avec la fiction classique négro-africaine au point que de nombreuses critiques s'élèvent contre cette thématique du désir sexuel. Elles objectent qu'elle n'est que pure perversion. Les séances de masturbation, les

Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala

différentes scènes érotiques avec en prime les meurtres des amants, soulèveront des remous incessants. Scandalisée par un penchant pornographique prononcé, une frange de la critique africaine trouve cette écriture répugnante.

L'intrusion de l'homosexualité et la déstructuration de la mère, personnage mythique en Afrique sont un sacrilège, une malédiction en somme. Cette insolence créatrice provoque parfois au-delà du roman, de la répulsion envers la personne même de Calixthe Beyala.

En fait, la théorie épistémologique de la femme gagne sans doute en audace créatrice car elle explore les zones taboues en nommant l'innommable. Même si elle se bâtit sur les révoltes dévastatrices, c'est une stratégie parmi tant d'autres. Quoi qu'il en soit, elle prouve que le chemin de la liberté est encore long à parcourir. Si construire une identité sexuelle dans l'univers négro-africain est encore une utopie, celle-ci n'est-elle pas le point de départ pour accéder aux étoiles ?

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

1. Ouvrages de référence

Calixthe Beyala. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris : Stock, 1987.

————— *Tu t'appelleras Tanga*. Paris : Stock, 1988.

2. Études critiques

Ammar- Kodja Soumya. « Ces voix qui m'assiègent... ». In *Palabres* n°1-2, avril 2000, pp. 261-266.

Balandier, Georges. *Anthropo-Logiques*. Paris : PUF, 1974.

Boudjera, Rachid. *Macération*. Paris : Denoël / Gonthier, 1984.

Brière Eloïse : « Avant- propos ». In *Les Nouvelles Écritures féminines* n° 117, 1994, pp. 5-7.

————— « Le retour des mères dévorantes ». In *Les Nouvelles Écritures Féminines* n° 117, 1994, pp. 66-71.

Dolisane- Ebose, Cécile. *L'image de la femme dans la littérature féminine*. Thèse nouveau Régime, Université de Toulouse 2, 1998.

Durand, Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod, 1992.

Cécile DOLISANE- EBOSSÈ

- Fanon, Franz. *Peaux noires, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952.
- Girard, René. *La violence et le Sacré*. Paris : Grasset, 1972.
- Hersberger- Fofana, Pierrette. *Littérature féminine francophone d'Afrique noir*, Paris : L'Harmattan, 2000.
- Jaccard, Anny- Claire.. « Des textes novateurs, la littérature féminine »
.In *Notre Librairie* n°99, 1989, pp. 155- 161.
- Mendo- Zé, Gervais. *La prose romanesque de Ferdinand Oyono*, Thèse
d'Etat, Bordeaux III, 1982.
- Rangira- Gallimore, Béatrice. « De l'aliénation à la réappropriation :
Afrique noire francophone ». In *Notre Librairie* n°117, 1994, pp.
54-60.
- *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala*. Paris :
L'Harmattan, 1997.
- Schwarz-Bart. *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Paris : Seuil, 1972.
- Thiam, Awa. *La Parole aux Nègresses*. Paris : Denoël /Gonthier, 1978.